title : Journal de l’Empire (1807-12-20), Théâtre français, Début de M. Sabatier dans *Les Châteaux en Espagne* et *Les Fourberies de Scapin*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/debutsmonsieursabatier\_fourberiesdescapin

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Dimanche 20 décembre 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre Français. Début de M. Sabatier dans *Les Châteaux en Espagne* et *Les Fourberies de Scapin*.

On ne sait trop de quel côté il faut réparer le Théâtre Français, qui s’écroule de vétusté : jusqu’ici les anciens matériaux de l’édifice valent encore mieux que ceux qu’on emploie pour le soutenir ; les jeunes ne valent pas les vieux, et l’on peut douter s’il les vaudront un jour. Mais de quoi vais- m’embarrasser ? Parlons du nouveau valet qui vient offrir ses services à la Comédie-Française. Il faut être maitre passé dans son art pour être un bon valet devient plus rare de jour en jour : c’est peut-être la faute des maîtres.

Dans notre ancien comique les valets jouent un grand rôle. Molière cependant n’en a fait presqu’aucun usage dans plusieurs de ses chefs-d’œuvre : dans le *Tartuffe*, dans *Les Femmes savantes*, il n’y a point de valet ; et celui du *Misanthrope* n’a qu’une scène dont on se passerait fort bien. Mais Regnard a fait des valets la partie brillante de son théâtre : Dancourt et plusieurs autres en cela l’ont imité : mais, depuis l’épuration de la comédie, depuis le règne de l’esprit et du bon ton, nos auteurs ont préféré la métaphysique des maîtres aux plaisanteries des valets.

Ce qui nous choque surtout dans le comique des anciens valets, ce sont leurs mauvaises mœurs, et les mauvais traitements dont on les menace : il est toujours question de coups de bâton et de coups d’épée, et autres douceurs dont on veut les régaler. Où leur prodigue des épithètes fort dures ; eux-mêmes se respectent fort peu, et badinent très indécemment sur leurs démêlés avec la justice, et sur les dangers très sérieux auxquels ils sont exposés quand ils échouent dans leurs friponneries. Cette grosse gaieté alarme notre délicatesse ; nos auteurs quand ils dérogent jusqu’aux valets, nous les présentent doux, bénins et musqués ; ce sot les plus honnêtes gens du monde, les âmes de leurs maîtres. Je ne crois pas qu’il y ait un valet coquin dans aucune des comédies de Collin d’Harleville : c’était une si bonne et si honnête créature !

Victor, dans *Les Châteaux en Espagne*, est le confident et le singe de son maître : il s’égare aussi dans de petits romans innocents pleins d’une douce sensibilité. Ce Victor est le meilleur cœur du monde ; il n’aime que les plaisirs naturels et purs : quelle énorme distance d’un si vertueux garçon à ces laquais effrontés, insolents, déterminés, qui ne respirent que l’audace, le mensonge et la fourberie ! Ce rôle ne convient pas beaucoup au débutant ; il n’en a pas saisi la physionomie : et d’ailleurs il est bien difficile pour un valet de fixer l’attention dans cette pièce, auprès d’un maître tel que Fleury. Mlle Volnais, qui jouait le rôle de la jeune amoureuse, s’y est fait remarquer même après Mlle Mars. Armand remplit le personnage que jouait autrefois Fleury, et paraît digne de lui avoir succédé.

La vocation de M. Sabatier est pour les Crispins et les Scapins : on n’a donc pu le juger que dans la seconde pièce, autant qu’on peut juger un débutant sur une première représentation, où les plus hardis ne peuvent se défendre de quelque trouble. On lui a cependant trouvé une contenance assurée, de l’aplomb et de l’aisance, un débit vif, des gestes et des attitudes comiques, et tout ce qui est du métier. Son principal défaut est la faiblesse de l’organe : on voudrait aussi plus de gaieté et de verve, plus de mobilité dans les traits ; mais il faut attendre. Ce rôle de Scapin est un des plus difficiles et des plus fatigants de l’emploi des valets : c’est un valet maître ; tout roule pour lui ; il tient en main le sort de ceux dont la fortune l’a rendu esclave ; leurs passions les asservissent à son génie.

Parmi d’excellentes scènes dans le goût de Térence, il y a beaucoup de bas comique dans *Les Fourberies de Scapin*. De cette pièce au *Misanthrop*e l’intervalle est grand. Boileau a dit :

Dans ce sac ridicule où Scapin s’enveloppe,

Je ne reconnais plus l’auteur du *Misanthrope*.

Ce n’est point Scapin qui s’enveloppe dans le sac ; c’est lui, au contraire, qui couvre de ce sac un vieillard imbécile, pour lui donner impunément des coups de bâton. On ne reconnaît pas, il est vrai, dans cette farce, l’auteur du *Misanthrope* ; mais on le reconnaît dans plusieurs autres scènes. Boileau s’est exprimé d’une manière peu exacte sur le compte de Molière, lorsqu’il a dit, en parlant de la comédie :

C’est par-là que Molière, illustrant ses écrits,

Peut-être de son art eût remporté le prix.

Ce *peut-être* exprime un doute injurieux ; et qui pourrait douter que Molière n’ait remporté le prix de son art, et à plus forte raison, qu’il ne l’eût remporté s’il se fût renfermé dans les bornes de la haute comédie ? Ses farces, où il y a toujours des traits de maître, n’empêchent pas qu’il ne soit le plus parfait comique qui jamais ait existé. Le *peut-être* de Boileau est très impropre ; *sans doute* eut été plus juste, et cependant n’aurait point eu encore toute l’exactitude nécessaire.